

L'ÉPOPÉE DES MARMILLOD

L'ÂGE D'OR DE L'ANDINISME

Un couple de jeunes alpinistes suisses dans les Andes à l'âge d'or de l'andinisme : 1938-1958. L'appel des solitudes et des cordillères : du Nevado Santa Cruz à l'Aconcagua, de l'Alto de los Leones au Pico Bolivar. Des explorations de rêve. Par Gilles Modica.

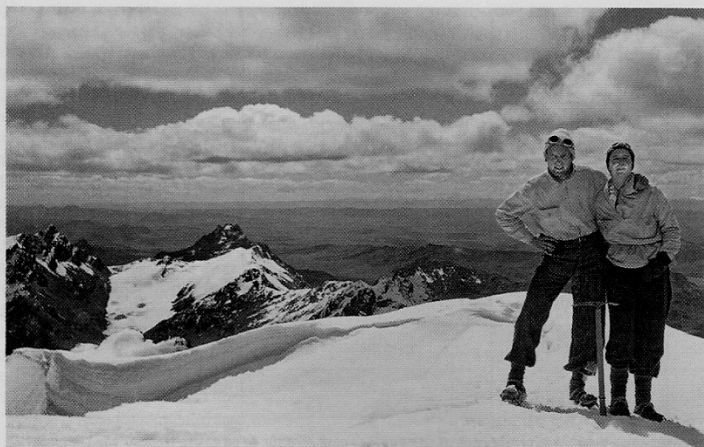
Précisons d'emblée que ce récit doit la plupart de ses informations au livre de Marc Turrel (journaliste, éditeur, installé à Santiago du Chili depuis 1992) paru chez Slatkine à l'automne 2015 : *Carnets des Andes*. Le couple Marmillod, incorrigibles voyageurs, morts dans un dernier voyage sur une cime du Valais, avait sombré dans l'oubli en Europe où ils n'accomplirent rien de notable. Leur niveau technique en rocher ne dépassait pas, semble-t-il, le quatrième degré dans l'échelle de Welzenbach. C'est en Amérique du Sud qu'ils eurent l'occasion de donner toute leur mesure au fil des affectations successives de Frédéric Marmillod, Valaisan de Naters (Brigue), diplômé de l'École polytechnique de Lausanne, ingénieur chimiste chez Sandoz : Santiago du Chili,

Mexico, Caracas, Bogota, Lima, Buenos Aires. Le 20 juillet 1948, après deux tentatives avec sa femme (1944 et 1945), Frédéric Marmillod, à la tête d'une expédition d'alpinistes zurichois, réussit la première ascension du Nevado Santa Cruz (6 259 m) dans la cordillère Blanche (Pérou). « *Une des pierres précieuses de ma carrière* » (Marmillod). Sans sac de couchage, Frédy Marmillod et Ali Szepešsy bivouaquent sous la calotte du sommet, bourgeonnante de nuages. Un trou en forme de boîte à lettres façonné dans la paroi d'une crevasse protège les deux hommes. Techniquement, c'est peut-être l'ascension la plus difficile qu'ait accomplie Frédy Marmillod, la pente de neige du Nevado Santa Cruz (nord-est) étant particulièrement raide et soutenue sur plus de 500 mètres. Sommet

à 8h 30, une aérienne coupole de neige dure. Frédy enfonce le piolet de la victoire. Pas un nuage dans le ciel, les brumés du Pacifique à l'horizon derrière la Cordillera Negra plein ouest, le Santa Cruz (« *notre Santa Cruz* ») enfin sous les pieds de Frédy Marmillod, cagoule sur la tête, mains dans les poches. La cordée descendit par la même pente de neige, une descente longue, délicate, lente, circonspecte. L'altitude, la soif, la fatigue, le soleil cognent dans les tempes des deux hommes, aux déplacements de plus en plus lents. Rappelons que ces alpinistes ne sont équipés que d'un piolet. Pas de seconde main.

LES SPÉCIALISTES DE L'ANDINISME

Marmillod : « *Nous commençons la longue descente en suivant pas à pas notre itinéraire de montée par la pente de neige raide, en suivant notre trace aux échelons innombrables. La soif nous torture et cédant à la tentation, nous suçons de la neige et croquons tous les petits glaçons que nous pouvons attraper. Cela nous met la gorge en feu et n'apaise pas du tout notre soif. Nous n'avancions qu'à une allure d'escargots, à cause de la fatigue et des précautions extrêmes qu'elle nous impose [...]. La fin de la descente se fait dans un brouillard épais et la nuit approche déjà lorsque la voix forte de Schmidt répond tout à coup à nos*



◀ Première ascension du Rajuntay le 9 juillet 1944.
© D.R.

▶ Près de la cime du Nevado Cashan (5 723 m).
© D.R.

appels, nous aidant à retrouver le passage de la rimaye et le chemin de notre camp.» Les Suisses se méfient des meringues de la cordillère Blanche, des arêtes boursouflées de corniches de neige. Avec raison. Lors d'une tentative, trois de leurs compagnons se font culbuter par une corniche dans une chute de 300 mètres sur les pentes de l'Alpamayo. Tentative ajournée sine die après constatation du miracle: les trois hommes sont tous indemnes de blessures graves. L'expédition suisse fit également la première ascension du Pucaranra (6156 m), l'un des derniers grands sommets vierges de la cordillère Blanche avec le

Huantsan (6369 m), gravi plus tard par Lionel Terray. Le Pucaranra, contrairement à l'élégante pyramide du Nevado Santa Cruz, ne présente pas de pentes raides.

Après ses aventures en cordillère Blanche avec les Zurichois, Frédy Marmillod rentre à Buenos Aires où l'attend sa femme, mère de quatre filles. Dorly Marmillod sera bientôt (1953) la première femme ayant atteint le sommet de l'Aconcagua (6930 mètres au sommet sud) par une voie nouvelle. Frédy Marmillod: « *Le souvenir de la belle aventure vécue là-haut prendra forme et subsistera en nous, prêt à éclairer les heures les plus grises. La voie du versant*

ouest et de l'arête sud n'offre qu'un degré modéré de difficultés techniques. Elle est cependant beaucoup plus intéressante, plus "alpine", que la voie septentrionale habituelle, convertie aujourd'hui en une piste pour mules sur les neuf dixièmes de son parcours.»

L'ascension, avec les Argentins Francisco Ibanez et Fernando Grajales dura du 20 au 23 janvier 1953. Une radio alémanique de Buenos Aires tarabuste Dorly Marmillod à son retour pour qu'elle consente à un entretien:

— Combien de premières ascensions avez-vous accomplies dans les Andes avec votre mari? lui demande-t-on.

— Oh! Je n'en sais rien. Nous ne tenons pas un inventaire de ce genre de choses.

En Europe, en France singulièrement, Frédy Marmillod est considéré à juste titre comme un spécialiste de l'andinisme. Valaisan francophone, Frédy Marmillod est une source de premier ordre pour les alpinistes français (Lionel Terray, Guido Magnone) sur de possibles objectifs dans les cordillères du Pérou, d'Argentine, du Chili ou de Colombie. Incorrigibles voyageurs, les Marmillod ne rentrent définitivement au pays qu'en 1960, après une série d'incursions en couple ou en famille dans les Andes de Patagonie. Une retraite précoce (1965), et confortable dans leur maison bâtie (1968) sur les rives vaudoises du lac Léman, face aux promesses des sommets.

UNE FIN TRAGIQUE

« *Ma femme et moi, nous voyageons toujours incorrigiblement entre des sommets* », écrit Frédéric Marmillod dans sa maison de Survigny près de Lausanne. Le vignoble dévale les pentes sous les fenêtres de Survigny jusqu'aux rives du lac Léman — route des montagnes! Pyramide du Valais gravie en 1863, grand sommet manquant à leur collection, la Dent d'Hérens (4171 m) tentait les regards du couple Marmillod à chaque voyage sur l'une des cimes de ce massif. Le Valais, leur domaine, avant les Andes, aux temps de leur mariage et depuis leur retour des Andes. Frédéric Marmillod, dit Frédy: soixante-neuf ans.



◀ Frédy Marmillod: « *À Pâques 1941, après une longue période sèche, nous avons trouvé les névés du Popocatepetl transformés en vastes champs de "pénitentes".* »

© D.R.

Dora Marmillod, née Eisenhut, dit Dorly, soixante-quatre ans. Un dernier thé au citron, la boisson préférée en montagne de Dorly, avant de fermer la porte de la cabane (vingt places à l'époque).

Malmenés par les coups de vent, les pilotes de l'hélicoptère décelèrent les corps sur le glacier de la Dent d'Hérens, vers 3800 mètres, à une centaine de mètres environ de la voie normale. Corps totalement immobiles, sans aucune réaction aux passages de plus en plus rapprochés de l'appareil. 28 septembre 1978. Le couple, monté depuis le hameau de Prarayer, avait dormi au refuge Aosta (2800 m). On compte quatre heures et quart du refuge Aosta au sommet par le versant sud-ouest et l'arête ouest. La descente se fait en deux heures seulement. C'est l'itinéraire le plus commode et le plus emprunté de la Dent d'Hérens. Silhouette qu'on n'oublie pas, la Dent d'Hérens dresse très haut dans le ciel sa tête de girafe inquiète, selon le mot de Louis Kurz (*Guide des Alpes valaisannes*, 1947). La Dent d'Hérens se nommait jadis le mont Tabel ou Thabor. Frédéric Marmillod possédait un sens de l'orientation qui l'avait remarquablement servi dans ses campagnes d'exploration du nord au sud des Andes, les cartes des massifs étant des cartes à grande échelle (1/250 000), et les renseignements des derniers villages de *peones* soit nuls, soit fragmentaires, soit erronés. *Vaya con Dios!* Il faut croire que le vent était un vent peu ordinaire dans la nuit du 27 au 28 septembre, un vent de glace et d'acier comme il en rage parfois en hiver. Égarés, sans

aucun matériel de bivouac, sans même une cagoule de survie, couchés sur la glace crampons aux pieds, les Marmillod meurent de froid en une nuit de blizzard. Frédy tournait le dos au visage de sa femme. Recroquevillée contre lui, à l'abri de ses épaules, Dorly porte le sac de la cordée. La tête de Frédy repose sur ses mains : comme s'il dormait.

Les enfants du couple Marmillod ont mis toutes les archives de la famille à la disposition de Marc Turrel. Un trésor d'images inédites, pittoresques, touchantes, exotiques, délicieusement datées, illustre ce récit fondé sur les articles, les carnets et la correspondance du couple.

Vingt ans d'Amérique latine en ces années décisives pour l'Europe : 1938-1958. Vingt ans de bonheur en dépit des événements. Ces années de conflit qui menacent directement la Suisse pèsent sur le couple Marmillod sans diminuer sa joie de vivre dans des pays jeunes et vastes où l'alpinisme passe pour une folie des Gringos, des étrangers venus d'Europe ou d'Amérique du Nord. Un siècle après l'âge d'or de l'alpinisme, c'est l'âge d'or de l'andinisme, une période analogue dans les Andes à la première conquête des Alpes. Sitôt installé à Santiago du Chili avec Dorly,

ÉGARÉS, SANS AUCUN MATÉRIEL DE BIVOUAC, SANS MÊME UNE CAGOULE DE SURVIE, COUCHÉS SUR LA GLACE CRAMPONS AUX PIEDS, LES MARMILLOD MEURENT DE FROID EN UNE NUIT DE BLIZZARD

Frédy Marmillod comprend toute sa chance. Tant de sommets s'offrent autour de Santiago : « *C'est un vrai paradis pour l'alpiniste converti en andiniste. Depuis le San Jose et le Marmolejo au sud jusqu'au Juncal au nord, c'est une succession de géants glacés dont beaucoup haussent leur tête à plus de 6000 mètres et dorment de leur faux sommeil dans une solitude toute préhistorique. Cette solitude est elle-même un enchantement, le même que connurent il y a 100 ans les premiers coureurs de nos Alpes. Sentinelle avancée du Juncal, le Cerro Plomo profile ses cimes de glace dans le ciel de Santiago [...]. Quel alpiniste résisterait à l'appel de cette apparition vaporeuse qui, chaque soir, se teint de rouges irréels avant de s'évanouir dans un ciel toujours pur.* »

L'appel des solitudes, l'appel des cordillères magnifiquement représentés par ces *Carnets des Andes* et vécus dans leur chair par ce couple d'alpinistes suisses. Ils étaient si jeunes, si beaux à l'embarquement du paquebot *Océania*, dans le port de Trieste : 6 juin 1938. Quelle nostalgie dans l'écoulement de toutes ces images. C'est un couple, et c'est l'Amérique du tango dans la poussière des pistes, la nuit tombant brutalement sur des sommets inexplorés ou sur un homme à cheval. ■



◀ Célébration du nouvel an 1944, Laguna de la Plaza (4150 m).
© D.R.

BIBLIOGRAPHIE

► Marc Turrel, *Frédéric et Dorly Marmillod, Carnets des Andes, 1938-1958*, Éd. Slatkine.